

non des son 100, mais réduit à sa  
domestique

3  
Vilém Flusser

Le direction abusive de  
climat extérieur A

### Le mur des livres.

VORTRAG

Il y a un climat particulier que je respire quand je me trouve dans ma bibliothèque, un climat dont la caractéristique est l'isolation ouverte en des milliers de directions. Je me trouve entouré par les quatre murs d'une cellule, et ces quatre murs sont épais. Ils sont revêtus de livres, ce qui est une isolation sonore, thermique et existentielle très efficace: ils me protègent du bruit, du froid et de l'effroi qui règne là dehors. Je me suis trouvé quand je me trouve dans ma bibliothèque, car je me suis recueilli sur moi. Mais, ayant ainsi exclu le monde pour pouvoir me trouver, je ne l'ai pas perdu. La conscience malheureuse de Hegel: "si je me trouve je perd le monde, et si je trouve le monde je me perd" ne s'applique pas à mon cas. Il me suffit d'étendre mon bras, prendre un des livres dans ma main, le renverser, l'ouvrir, et tout un paramètre du monde s'étendra devant moi. Mais je n'ai pas besoin de faire ce petit effort. Il me suffit de contempler paisiblement les quatre murs de livres qui m'entourent, de faire promener mon regard par des milliers de titres qui ornent les murs comme une arabesque structurée par le hasard, la nécessité et la délibération, pour savoir que le monde se cache derrière ces titres, prêt à être invoqué par le moindre de mes gestes. Ayant exclu le monde par les murs des livres, je l'a soumis au moindre de mes gestes. Il ne me détermine plus, c'est moi qui le domine. Il est devenu disponible. [réduction des mondes aux livres]

Ce climat que j'essai de vous transmettre est celui de la mémoire. Les quatre murs de ma bibliothèque sont ma mémoire. Ils sont l'endroit où j'emmagasine mes informations de sorte qu'elles me soient disponibles. En cela ils sont comme mon cerveau. Si je me trouve dans ma bibliothèque, je me trouve dans ma mémoire. Et comme ma mémoire est moi-même, (la transplantation de cerveau serait la transplantation du moi), je me trouve dans moi-même, si je me trouve dans ma bibliothèque. Mais ce moi-là est un magasin du monde par lequel j'ai voyagé jusqu'ici. C'est l'endroit où cette partie du monde que j'ai transversée a laissé ses traces. Il est donc mon monde. Il est mon monde parcequ'il est moi, et il est moi, parcequ'il est mon monde. Si je connais la bibliothèque de quelqu'un, je le connais, parceque je connais son monde, et je connais son monde parceque je le connais. La bibliothèque est la synthèse entre un moi et un monde. Elle est une biographie. [incomplète]

On dit que la bibliothèque est une mémoire artificielle. Elle n'est pas naturelle, comme l'est le cerveau. Mais, comme il arrive souvent quand je m'penche sur une distinction, elle devient brouillée. Est-ce le cerveau vraiment une mémoire naturelle? Est-ce naturel qu'il y ait un centre linguistique dans mon cerveau? Et est-ce la bibliothèque vraiment une mémoire artificielle? Peus-je projeter ma bibliothèque d'un seul coup, acheter tous les livres en vrac, et les ressembler selon un schéma délibéré? Ou ne doit-elle

pas croître organiquement, c'est à dire: naturellement, pour qu'elle soit vraiment la mienne? Bien sûr: je peux acheter des bibliothèques entières ou, ce qui est encore plus troublant, les hériter entières, mais n'est ce pas comme faire une transplantation d'un deuxième cerveau sur le mien? N'y a t-il pas le danger d'une rejection? Peut-être faut-il admettre que la transition du naturel vers l'artificiel est graduelle, que ma bibliothèque est une mémoire plus naturelle qu'une mémoire cybernétique ou même que certains aspects des cerveaux, (par exemple ceux provoqués par l'enseignement programé et par le "brain-washing"). Ou peut-être encore faut il admettre que l'artificiel, l'art, est le habitat naturel de l'homme. En tout cas: la bibliothèque est le habitat naturel d'un certain type d'homme.

Encore: s'agit-il d'un tour d'ivoire? Attention aux stéréotypes. Les livres qui se dressent contres les murs de ma bibliothèque ne sont pas nécessairement des choses par lesquelles je me protège des autres. J'ai essayé de montrer dans la dernière conférence qu'ils peuvent être des autres avec lesquels je suis dans le monde. Et être dans le monde avec quelqu'un ce n'est pas nécessairement s'avoir isolé du monde avec lui. Ça peut être aussi avancer contre le monde avec lui. Cela dépend de moi, si je m'isole ou si j'avance, mais cela dépend aussi d'autrui. Ça dépend de moi, si ma bibliothèque est un tour d'ivoire, mais ça dépend aussi des livres dans ma bibliothèque. Les livres qui se dressent contre mes murs peuvent m'isoler. Mais ils peuvent aussi me lancer dans le monde. Ma bibliothèque peut être une île, mais elle peut aussi être une rampe de lancement de fusées. Les deux virtualités sont implicites dans le climat de la bibliothèque. L'option de Goethe: "Selig, wer sich von der Welt ohne Hass verschliesst, einen Freund am Busen haelt und mit ihm geniesst" (bienheureux qui s'isole du monde sans haine, qui serre un ami contra la poitrine et qui jouit avec lui), et l'option de Schiller: "Arm in Arm mit dir, so fodre ich mein Jahrhundert in die Schranken" (embrassé à toi, ainsi je défi mon siècle.) *idéalisation*

*une* Ma bibliothèque est ma mémoire. Si je me trouve en elle, je me trouve en moi. La bibliothèque publique est une mémoire collective. Si je me trouve en elle, je me trouve ~~dans la société.~~ Le monde parcourru par ma société pendant les siècles a déposé ici ses traces. L'histoire est ici disponible. Et comme le monde parcourru par ma société est, d'une certaine façon, le monde entier, le monde entier est ici disponible. La bibliothèque d'Alexandrie était le magasin du monde entier. Bien sûr: elle ne l'était pas de notre point de vue. Il n'y avait pas des traces chinoises, ni les traces laissées par la vision microscopique, qui pour nous font partie du monde. Mais comme ces traces ne se trouvaient pas dans la bibliothèque, elles n'étaient pas mémorisées, donc n'étaient pas dans le monde. Quand les arabes ont détruit la bibliothèque, ils ont radicalement appauvri le monde. La perte ne peut jamais être réparée. Si je me trouve dans la Bibliothèque

du Congrès à Washington, (qui est notre Alexandrie), le monde entier est disponible. Mais elle peut être détruite, elle aussi, et elle le sera un jour. Les arabes, (ou n'importe quel nom nous voulons donner à l'entropie), sont inévitables à long terme. La bibliothèque publique émagasine l'histoire contre le temps, et elle rend ainsi le monde disponible, mais non pour toujours. Les murs des livres tomberont.

*Ilurion* Si je me trouve dans une bibliothèque publique, le monde entier m'est disponible. Mais est-ce que je me trouve réellement dans une bibliothèque publique? Certainement pas comme je me trouve dans la mienne. Au contraire: je suis toujours dans le danger de me perdre. Bien sûr: il y a des catalogues, des indices de titres et de noms d'auteurs pour m'orienter pour que je puisse trouver le livre que je cherche. Mais si ce n'est pas un livre que je veux trouver, mais moi-même dans le monde? Bien sûr: il y a des bibliothécaires qui sont prêts à m'aider, et ils sont des spécialistes en cela. Mais si ce n'est pas une orientation parmi les livres que je cherche, mais moi-même dans le monde? La conscience malheureuse de Hegel se rétablit dans la bibliothèque publique. Je me perd dedans. Et plus je cherche, plus je me perds. Car la bibliothèque publique est un arbre, et chaque livre que je trouve m'oblige à chercher des dizaines de livres sur des dizaines de branches qui s'éloignent l'une de l'autre. Plus je connais la structure de la bibliothèque publique, et mieux je sais m'en servir, plus je me perds dedans. Il faut décrire un jour cet aspect infernal de la bibliothèque publique. Le mur des livres devient le labyrinthe de l'enfer. Encore une fois: Borges l'a décrit pour nous. Mais les murs des livres pour Borges nous repoussent. Ce que je voudrai saisir et l'aspect par lequel ils nous devorent. Cette différence entre la bibliothèque publique et la mienne, entre le mur des livres dans lequel je trouve le monde en me perdant et le mur des livres dans lequel je me trouve en trouvant le monde, n'est elle pas la différence entre l'espace public et l'espace privé qu'il faut maintenir, pour que nous puissions nous trouver? Il ne faut pas permettre que la bibliothèque publique remplace la mienne. [c'est la Bibliothèque de service]

Ma bibliothèque est comme moi ouvert au monde, et la bibliothèque publique est comme le monde ouvert pour moi. Ils s'agit de deux murs de livres différents. Mais il y a un troisième type de mur. Les livrairies. Des murs provisoirement publiques. Contre lesquels se dressent des livres qui ont été publiés pour devenir privés dans ma bibliothèque. Les murs des livrairies sont des structures publiques figées, sur lesquelles se reposent les livres pendant le voyage de l'espace privé de l'auteur vers mon espace privé. Voilà une description idyllique du marché comme endroit public où des espaces privés s'engagent. Une description entièrement fautive du climat qui reigné dans les livrairies. Car c'est un climat de bordel. Il montre combien "publier" et "se prostituer" sont des synonymes. Les

livres exposés sur ces murs sollicitent, par tous les moyens à leur disposition, mon désir. Par des cris de ses titres, par des couleurs impudiques de leurs reliures, par des illustrations pornographiques dans tous les sens, (dont le sens sexuel est le plus honnête), par le fait qu'ils sont à demi ouverts. Ne dit-on pas que la maison de tolérance est fréquentée par des filles de joie, quand on parle d'une manière archaïque? On peut sentir ici de quelle tolérance il s'agit, et de quelle joie. De la tolérance au sens de souffrance, et de la joie triste d'être séduit. Nul part comme ici peut-on observer l'effet de la production en masse pour une consommation immédiate. Car le livre, ce monument "aere perennius", devient ici un objet en matière plastique à être jeté le plus vite possible. Tout est leurre ici, et non seulement les titres et les autres promesses mensongères: le livre lui-même est un leurre. Il se dit destiné à la mémoire de ma bibliothèque, quand il est en réalité destiné à l'oubli de l'ordure. Les livres dans les librairies sont des anti-livres. L'inflation des livres prostitués sur les murs des librairies est le vrai danger qui menace le livre dans sa qualité de mémoire préférentielle. Le livre n'est pas menacé, au fond, par l'apparition des mémoires nouvelles, avec des structures nouvelles et des codes nouveaux, mais par sa propre prolifération, et donc par sa dévaluation. L'homme unidimensionnel ne sera pas remplacé par l'homme superficiel, parce que les surfaces sont devenues parfaites, ni parce qu'il ne sait plus lire l'alphabet, (quoique les deux choses soient vraies), mais parce qu'il écrit trop et parce qu'il publie trop.

Mais pourquoi est-ce une menace? Pourquoi doit-on regretter la substitution des bibliothèques par des pinacothèques, cinémathèques, vidéothèques, des microfilmethèques, des bandes perforées? Pourquoi doit-on regretter la substitution des murs de livres par d'autres murs, ou toiles, ou surfaces plus efficaces comme mémoires? Parce que le mur des livres est beau, et parce que cette beauté est irremplaçable. Bien sûr: les pinacothèques sont belles, et les cinémathèques et les vidéothèques sont en train de le devenir. Mais être belles est leur vocation. Tandis que le mur des livres est beau malgré lui. Car il est une surface malgré elle. Sa beauté n'est pas délibérée: elle résulte du saut à partir de la ligne vers la surface. Les murs de ma bibliothèque sont beaux, parce qu'ils sont des surfaces qui ont sauté spontanément de la ligne de ma vie. Les murs des bibliothèques publiques sont beaux, parce qu'ils sont sautés de la ligne de l'histoire. Et les murs des librairies sont beaux, (et nous les pénétrons en voyeurs pour jouir cette beauté), parce qu'ils sont sautés de la ligne du marché et du commerce. La spontanéité de la synthèse entre le hasard, la délibération et la nécessité est la beauté des livres. Car c'est la beauté de la pensée humaine, laquelle est, elle aussi, une telle synthèse. Louons donc maintenant les murs des livres.